

entretien avec daniel martin et anne cleric-georgy stratégies composites pour le métier d'élève

luisa campanile

M

Mémoriser, une activité essentielle et saine dans les classes, nous expliquent Anne Clerc-Georgy, spécialiste des apprentissages fondamentaux, et Daniel Martin, spécialiste des processus d'enseignement-apprentissage, professeurs à la HEP Vaud.



La semaine passée, un établissement lausannois vous a sollicités pour mener une réflexion sur les stratégies d'apprentissage. Les enseignants font face à des élèves qui éprouvent de la difficulté à mémoriser. Quels outils vous demandent-ils ?

Daniel Martin : Ces enseignants se sont montrés sensibles aux difficultés de mémorisation des élèves. Ils cherchent de nouveaux outils, car ceux qu'ils ont essayés jusque-là ne donnent pas entière satisfaction. Quand on nous sollicite pour une intervention, nous partons du principe qu'enseignants et formateurs ont des expertises complémentaires et que nous allons ensemble chercher des solutions aux problèmes qui se posent.

Pour ce qui est de la mémorisation, nous présentons et discutons avec eux différentes démarches qui ont fait leurs preuves et nous leur proposons de les tester dans leurs classes pour en évaluer

la pertinence et l'impact sur les stratégies de mémorisation de leurs élèves.

Nous voilà au cœur du fameux débat des sciences sociales : « La mémoire, un inné ou un acquis ? » Vos recherches ou vos expériences de terrain vous font opter pour la deuxième hypothèse : notre capacité à mémoriser peut-elle se développer ?

Daniel Martin : La mémoire est une fonction psychique, au même titre que l'attention et l'imagination. Ces fonctions travaillent en interrelation, autrement dit, je ne peux pas isoler la question de la mémorisation de celle de la compréhension. Un exemple d'expérience, menée par le chercheur hollandais De Groot, illustre cette interdépendance. À un groupe d'experts du jeu d'échecs et à un groupe de novices, on montre pendant quelques secondes la photo d'un damier représentant une configuration d'une vraie partie d'échecs. Après chaque présentation, on demande aux participants de reconstruire le damier présenté. Les résultats sont sans appel : les experts replacent correctement seize pièces en moyenne, alors que les novices n'en replacent que quatre. Dans un deuxième temps, on montre aux deux groupes des photos de damiers sur lesquels les pièces ont été posées de façon aléatoire.

Dans ce cas de figure, les résultats des deux groupes sont identiques. Cette expérience nous montre que la compréhension, les connaissances des règles, des stratégies et des déroulements possibles d'une partie aident indéniablement à mémoriser.

Aujourd'hui, avec une société tournée vers l'intelligence artificielle, on peut se passer d'apprendre par cœur certaines informations. L'école, quant à elle, doit-elle encore nous « remplir la tête » de formules, de poèmes, etc. ?

Anne Clerc-Georgy : Certes, les outils technologiques peuvent nous servir de mémoire externe en nous donnant accès très rapidement à une grande quantité d'informations. Cependant, un individu dépourvu de connaissances sera fort démuné dans l'usage de ces outils. Par ailleurs, la résolution d'un problème n'est possible que parce que nous avons intériorisé des connaissances que nous pouvons rappeler à notre mémoire en cours de travail.

Personnellement, je suis partisane de la mémorisation des comptines, des poèmes, des chansons. Ici, le rythme, ou la mélodie, jouent un rôle fondamental comme supports de la mémorisation. Dans le cas de l'apprentissage d'une langue étrangère, mémoriser des phrases, via des poèmes ou des chansons, procure un soutien essentiel. Une fois ces phrases types intériorisées, je deviens plus disponible pour d'autres acquisitions. De plus, je vais mieux comprendre ma propre langue, comme l'exprime Goethe : « Qui ne connaît aucune langue étrangère ne connaît pas à fond la sienne propre. » Plus je maîtrise de connaissances, plus je peux commencer à penser le monde différemment, avec d'autres nuances.



Les enseignants peuvent jouer un rôle actif dans le développement et la conscience des processus d'apprentissage des élèves. Ce travail peut se faire dès le début de la scolarité, afin de permettre aux élèves de développer leur métacognition.

La mémorisation a donc toute sa place à l'école. Pourtant, peu d'enseignants semblent convaincus par cette affirmation, qu'en pensez-vous ?

Anne Clerc-Georgy : Je ne crois pas. Je pense que beaucoup d'enseignants considèrent la mémorisation comme essentielle dans l'ensemble des disciplines scolaires. Cependant, je crois que nous sommes face à un malentendu. Depuis plus deux décennies, les plans d'études s'expriment en termes de compétences. Or, cette logique peut induire, chez certains enseignants, la croyance que l'essentiel est d'agir adéquatement et que ceci se fait sans connaissances. S'ajoute encore une autre croyance : on peut tout trouver sur internet. Croire que l'on peut apprendre sans disposer de ressources intériorisées est un peu naïf.

Cette posture est perceptible dans certaines pratiques de l'enseignement de la musique : on pense que les élèves préfèrent apprendre de nouvelles chansons. Or, le changement pour le changement, la nouveauté pour la nouveauté sont des leurres. Si les élèves sont constamment dans le souci de ce qui va venir, ils ne peuvent pas faire l'expérience de la maîtrise. Ils ne traitent les choses qu'en surface, n'ont pas l'occasion de les comprendre en

profondeur. Un élément essentiel de la motivation des élèves réside dans la progressive maîtrise de ce qui est à apprendre. Les élèves auront, par la suite, tout le loisir d'interagir, d'interpréter, de se montrer créatifs en jouant avec les connaissances acquises.

La conséquence de cette posture, où prendre le temps de mémoriser et d'approfondir équivaut à perdre du temps, est qu'une proportion significative de nos étudiants à la HEP n'ont pas suffisamment automatisé l'usage de certaines de leurs connaissances et sont relativement démunis quant à leurs stratégies de mémorisation.

Comment peut-on sensibiliser les enseignants et les élèves quant à la place fondamentale de la mémorisation ?

Daniel Martin : Je vais vous raconter une anecdote vécue par un chercheur américain, Wertsch, et citée par Schneuwly. C'est l'histoire d'une fillette qui est avec son père. À un certain moment, la fillette ne trouve plus sa poupée et pleure. Le père, voulant aider son enfant, commence à lui

poser toute une série de questions. Ces dernières explorent la présence, ou non, de la poupée dans l'espace et le temps récent. Que fait en réalité ce père ? Il explore, en collaboration avec sa fille, la mémoire de cette dernière. Cette jeune enfant peut répondre aux questions de son père et ainsi explorer sa propre mémoire. Par contre, elle n'est pas encore capable de se poser ces questions seule et donc de prendre le contrôle de l'usage de sa mémoire. En intégrant progressivement les questions de son père, elle va peu à peu pouvoir agir volontairement sur sa propre mémoire. Ainsi, le fonctionnement et l'usage de sa mémoire vont se transformer.

Anne Clerc-Georgy : C'est dès les premières années d'école que l'on peut sensibiliser les enfants à ce qui se passe quand on mémorise, quand on apprend. Les enseignants peuvent jouer un rôle actif dans le développement et la conscience des processus d'apprentissage des élèves. Ce travail peut se faire dès le début de la scolarité, afin de permettre aux élèves de développer leur métacognition. Il en va aussi de la conviction intime qu'ils peuvent apprendre et agir sur eux-mêmes pour mieux comprendre le monde. Leur confiance en leurs capacités d'apprendre n'en sera que renforcée. /



Une proportion significative de nos étudiants HEP sont relativement démunis quant à leurs stratégies de mémorisation.